

«Madame Figaro». – «Crépuscule» est votre cinquième roman depuis les années 80. Quelle en est la genèse ?

Michael Cunningham. – Je n'avais pas de grands plans. Mes précédents romans, comme « les Heures » ou « le Livre des jours », avaient une structure plus compliquée. C'était une superposition de temps, de lieux, de personnages, de références à Virginia Woolf ou à Walt Whitman. Des triptyques complexes en quelque sorte. Pour « Crépuscule », j'ai vraiment voulu écrire une sonate de piano. Quelque chose de modeste dans tous les sens.

– Peter et Rebecca forment un couple new-yorkais typique. Lui est galeriste, elle, éditrice. Ils ont un loft à SoHo, mènent une vie de quadras classique...

Il est vrai que, de prime abord, les personnages semblent plus ordinaires que dans vos précédents opus.

– Beaucoup moins qu'il n'y paraît. Peter et Rebecca ont une vie presque banale, mais c'est tout le cheminement intérieur de Peter qui donne de la profondeur à l'histoire. Peter hésite. Est tenté par l'homosexualité. Ce qui m'a intéressé, c'est son évolution, ses creux. Regardez Madame Bovary : si l'on s'en tient au premier degré, elle est assez ennuyeuse, engoncée dans une vie étriquée et elle n'est même pas une bonne mère. Pourtant, et c'est le génie de Flaubert, on lui découvre des aspérités, de la passion, qui font qu'elle est devenue ce personnage qui a traversé un siècle et demi. Tout le monde est intéressant, c'est juste une question de point de vue. Il suffit aussi de regarder de près.

– Pour «Crépuscule», vous avez dit avoir été inspiré par «Mort à Venise», de Thomas Mann...

– J'aime effectivement ce livre. Vous savez, comme lorsqu'un film ou des pages résonnent intimement en vous. Que vous vous sentez spécialement concernés. En écrivant « Crépuscule », j'ai réalisé que j'avais pensé à cela des années auparavant.

Combien la fascination de Gustav von Aschenbach pour Tadzio, qui est érotisée mais pas exactement sexuelle, est un thème qui me taraudait.

– Vous faites dire à Peter « qu'il avait le mince espoir que Rebecca et lui puissent être heureux de nouveau. Suffisamment heureux ». Est-ce là votre vision du mariage ?

– Je n'ai pas de théorie absolue en matière d'amour et d'engagements. (Il rit.) Lorsque je dépeins un couple dans un roman, il s'agit toujours d'un mariage atypique, idiosyncratique, il s'agit de deux personnes – ou plus – qui s'aiment ou qui n'arrivent pas à s'aimer, tout simplement humains. Il y a une foultitude d'unions différentes et tout autant de gens spéciaux. Il y a ceux qui se contentent d'une relation d'amitié, ceux qui croient qu'ils n'auraient pu obtenir mieux, et puis il y a les heureux. En tout état de cause, les romanciers ne parlent que de personnages particuliers, d'histoires particulières. En ce qui me concerne, je crois en l'amour ! Ce que je laisse deviner dans « Crépuscule », puisque Rebecca apparaît peu à peu, elle renaît dans le regard de Peter. Jusqu'à devenir une déesse. Elle est présente dès le début de l'histoire, mais de façon évasive. Or, elle finit par devenir centrale. J'ai voulu surprendre le lecteur.

– Peter se cherche, s'interroge de mille façons. Remet en question les artistes qu'il représente, sa carrière, tout ce monde qu'il a construit avec soin. Est-ce un roman sur l'insatisfaction ?

– Un peu, oui. Peter est surtout quelqu'un qui subit, noyé sous les désillusions. L'insatisfaction est profondément humaine. Tout le monde imagine toujours ce qu'il peut obtenir de mieux ou de plus. Mais on peut aussi considérer cela sous un tout autre angle. Et l'inassouvissement devient alors l'espoir ! Chacun espère. C'est l'une des clés de notre survie.

– Walt Whitman, Virginia Woolf, Fiodor Dostoïevski..., les références littéraires sont nombreuses dans votre œuvre. Pourquoi ?

– J'écris à propos des choses ou des gens qui m'importent le plus. Je tiens ces écrivains en très haute estime, je les ai souvent à l'esprit. Or, il y a généralement une part d'autobiographie dans une œuvre. Ces auteurs faisant partie de ma vie, cela devient donc naturel de les appeler dans mes romans.

Michael Cunningham

“j'ai voulu écrire une



Look de jeune premier et sourire désarmant, l'écrivain américain, couronné par le *prix Pulitzer* pour "les Heures", défend son **nouveau roman**, son préféré forcément ! "Crépuscule", qui paraît le 2 février, raconte un *couple* à New York, mais aussi l'art, la beauté, le **DÉSIR**, la désillusion... Toujours avec délicatesse, sans fausse note. Rencontre exclusive.

Propos recueillis par Sixtine Léon-Dufour, à New York

PHOTO JESSE FROHMAN

sonate de piano"

FIGARO MADAME (LE) -- 28/01/2012

- Vos phrases sont ciselées « d'une douloureuse beauté », a dit un critique américain, le tout conférant une émotion très esthétique : est-ce essentiel pour vous ?

- C'est, en effet, constitutif de ma façon de travailler. Le désir du beau, de l'esthétique est profondément ancré en moi. Mais il y a une autre raison à cela : je crois que le roman a cette force d'emporter très loin dans les détails, l'artistique, les émotions, la délicatesse. Un romancier invente des personnages. Leur attribue des ombres, des aspirations, de la profondeur. Pour moi, aucun autre médium ne peut faire cela avec autant de finesse.

- « Les Heures », distinguées par le prix Pulitzer, ont été adaptées au cinéma (NDLR : « The Hours », de Stephen Daldry). Est-ce une consécration pour un écrivain ?

- Je n'y avais évidemment pas pensé en l'écrivant ! Donc, cela m'a surpris, oui. Je n'ai pas de tropisme particulier pour Hollywood. (Il sourit.) J'ai surtout eu la chance que ce livre ait intéressé des gens intelligents. J'ai un immense respect pour le scénariste. Le film est magnifique... De toute façon, ce n'est qu'un livre, pas mon bébé. Cela ne m'a pas perturbé plus que cela.

- New York est omniprésent dans votre œuvre. Considérez-vous la ville comme un personnage à part entière ?

- Oui, probablement parce que j'y vis. Un auteur doit être précis sur l'époque et la ville qu'il décrit. Il ne faut pas sous-estimer non plus le fait qu'une ville vous façonne. À mon sens, les vrais New-Yorkais sont ceux qui y ont été élevés. Mais en être un d'adoption permet de remarquer mille autres petites choses.

- Vos livres sont souvent une superposition d'époques et de personnages : préparez-vous toujours une ossature précise ?

- Pas du tout ! Je sais en revanche quelle sera la fin, là où je veux en venir. Si je faisais une structure plus figée, mes personnages ne deviendraient que des pions déplacés d'un endroit à l'autre. Se laisser guider par l'inspiration offre beaucoup plus de possibilités.

Je laisse mes protagonistes dominer la situation. C'est leur boulot, pourvu qu'ils aillent là où je l'ai décidé !

- Avez-vous un autre projet en cours ?

- Oui, j'y travaille actuellement.

- Comment travaillez-vous ?

- J'écris, j'écris, j'écris... environ quatre heures par jour, six jours sur sept. Je reste à ma table de travail, même si l'inspiration n'est pas au rendez-vous. Un écrivain doit polir son œuvre comme un artisan. Je mets environ trois ans pour terminer un livre. « Crépuscule » est un roman important pour moi. De toute façon, mon livre favori est toujours le dernier publié !

- Vous enseignez également le « creative writing ». Pensez-vous vraiment qu'il faille prendre des cours pour devenir écrivain ?

- Si je ne pensais pas que ces programmes étaient utiles, je n'enseignerais pas. (Il rit.) Plaisanterie à part, il ne vous viendrait pas à l'idée de poser cette question à un peintre qui fait une école d'art ou à un musicien passé par le conservatoire. L'écriture, c'est pareil. Ce n'est pas tant d'apprendre à écrire dont il s'agit, mais d'appartenir à une communauté d'écrivains confirmés ou non. Il y a une légende qui voudrait qu'un écrivain doive s'enfermer seul dans un lieu perdu dont il reviendrait quelques mois plus tard avec un roman entre les mains. Tous les écrivains ont des mentors, des sources d'inspiration, des relecteurs. Ernest Hemingway a eu Gertrude Stein, par exemple.

- Plus jeune vous avez milité, paraît-il. Les États-Unis sont entrés en période électorale. La politique vous intéresse-t-elle toujours ?

- (Il soupire.) Si l'on démarre sur ce sujet, je risque d'être intarissable... Ce que je peux vous dire, c'est qu'il est difficile de se sentir bien au sujet de l'Amérique de nos jours. Je suis de ceux qui pensent que nous sommes peut-être en train d'assister au déclin des États-Unis. Peut-être est-ce une bonne nouvelle pour le reste du monde finalement ? Quoique je ne sois pas sûr qu'une domination chinoise soit plus souhaitable... ■

« Crépuscule », à paraître le 2 février aux éditions Belfond.



“Chacun espère. C'est l'une des clés de notre survie.”